

Dans cette série, *COLLECT* part à la recherche de la personne qui se cache derrière le professionnel. Chaque mois, nous sondons une personnalité artistique sur des thèmes plus intimes tels que sa nourriture de prédilection ou son passe-temps favori. Didier Claes (°1975, Kinshasa), spécialisé en art africain, essuie les plâtres.

TEXTE : ELIEN HAENTJENS PORTRAIT : GUY KOKKEN

« L'art a favorisé mon ouverture d'esprit » Didier Claes

Fils d'une mère congolaise et d'un père belge, Didier Claes a grandi à Kinshasa. Lorsqu'il débarque à Bruxelles, à 13 ans, il vend quelques ornements de tête africains à des antiquaires. Après l'installation définitive de la famille, en 1991, le jeune homme continue à se spécialiser en art africain. Même après

toutes ces années, son travail et sa vie ne cessent de s'entremêler. « Quand je suis à Bruxelles, je vais à la galerie tous les matins. Pour moi, Bruxelles est intimement liée au travail et, de ce fait, je préfère parfois prendre l'avion pour aller voir une exposition à New York plutôt que d'aller en voir une ici », déclare-t-il. « Ce n'est que durant les vacances que je peux vraiment me reposer mentalement. L'Afrique surtout, avec la mer, me permet de me libérer l'esprit. Il y règne une autre conception de la vie et du temps. Malgré toute la misère, on y voit tout sous un angle positif, alors qu'ici, nous voulons toujours plus tout de suite. Je pense que le regard africain sur la vie est plus juste. (...) En outre, en tant que métis, j'apprécie leur goût du partage. C'est ainsi que j'ai pu apprendre mon métier sur le terrain. En Afrique, les échanges humains sont fantastiques. »

Fier de Bruxelles

Didier Claes se rend régulièrement à New York, Londres ou Paris, mais il a résolument choisi de vivre à Bruxelles. « Je suis fier que Bruxelles soit ma ville depuis 25 ans déjà. Non seulement, elle offre de nombreuses opportunités professionnelles mais, ces dernières années, elle est devenue très cosmopolite. On y rencontre toutes les nationalités du monde, tandis qu'un quartier chic comme le Sablon jouxte un quartier plus populaire comme les Marolles. Par ailleurs, on s'y déplace encore facilement, même si tout le monde se plaint du trafic. Personnellement j'aime beaucoup me rendre à vélo à la galerie tous les matins. Et *last but not least* : on trouve à Bruxelles de bonnes tables à des prix très abordables. Je n'ai jamais mangé ailleurs meilleure cuisine italienne et certainement pas à 15 euros pour un plat. J'apprécie aussi les classiques de la cuisine belge dans un établissement comme le Vieux Saint Martin ou je mange africain chez Inzia, dans le quartier de Matonge, ou au nouveau Kobo à Uccle. Je ferais un excellent guide de restaurant », explique notre homme. « Bien sûr, l'éducation de mes quatre enfants a également joué un rôle dans le choix de Bruxelles. L'aîné est maintenant à l'université tandis que le cadet vient d'avoir sept ans. À Bruxelles, il est possible d'avoir une bonne éducation sans devoir fréquenter une école privée : je veux qu'ils apprennent

à connaître le monde réel et qu'ils fassent l'expérience de la diversité religieuse, raciale et sociale. Personnellement, l'art m'a aidé dans mon analyse du monde. L'art a favorisé mon ouverture d'esprit. »

Toutes les époques et tous les continents

Didier Claes a longtemps habité à la campagne, mais il a troqué il y a trois ans sa maison pour un appartement en ville. C'est un peu comme la campagne cependant, car le living s'ouvre sur la cité et le sommet des arbres du parc situé non loin. « De ce fait, je me sens parfois un peu comme en Afrique. Pour mon intérieur, j'ai résolument opté pour un mélange de meubles, d'objets et d'œuvres d'art de différentes périodes et différents continents. Ma passion de collectionneur a débuté avec le mobilier scandinave, surtout celui de Poul Kjaerholm. J'aime meubler ma maison et collectionner des œuvres d'art, car pour moi le design est incontestablement une branche de l'art ». Didier Claes a découvert les artistes belges du mouvement Zéro par l'intermédiaire de Lucio Fontana. « La première fois que j'ai vu une œuvre de Fontana, je n'ai rien compris. Mais j'étais curieux et fasciné par le groupe Zéro. J'ai ainsi découvert les œuvres des Belges Walter Leblanc et Jo Delahaut, très bonnes et abordables. Il faut acheter les œuvres pour ce qu'elles sont et non pour ce qu'elles valent. Récemment, j'ai reçu un marchand d'art moderne qui pensait que mon œuvre de Leblanc était un Fontana. Comme pour ma boutique, je n'achète que le top du top mais, comme tout collectionneur, je suis toujours confronté à un manque de moyens pour ma passion », précise-t-il en riant. « Mon art contemporain s'harmonise parfaitement avec mes pièces africaines, notamment ma collection de peignes de Côte d'Ivoire. Comme la plupart des collectionneurs, mes intérêts sont très larges. A la différence près que je ne vends jamais de pièces de ma collection personnelle, alors que mon métier consiste à vendre de l'art africain et qu'il m'est donc difficile de refuser. J'envisage sérieusement de commencer une collection d'art africain contemporain. Je possède ainsi déjà des œuvres de Robin Rhode, Malick Sidibe ou Kendall Geers. Or, si même moi je ne le fais pas, qui le fera ? »

